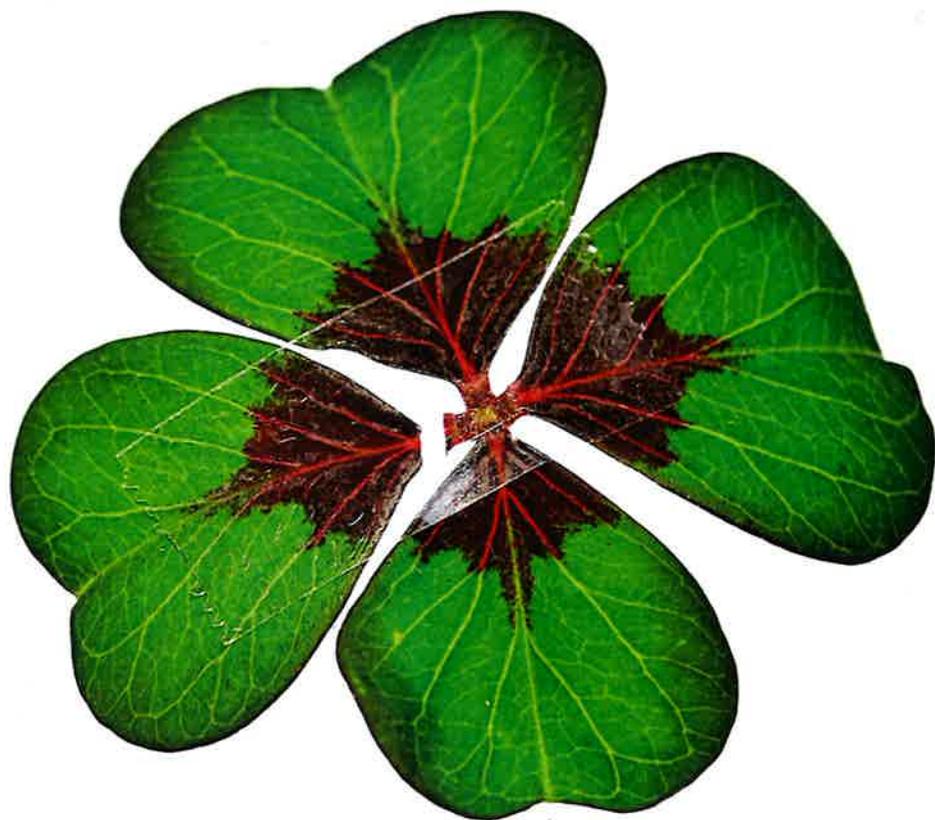


Accompagner la souffrance



la revue des cèdres

- N° 50 -

corps du Christ. Si cela permet d'établir la parentalité parfois refusée aux endeuillés, l'accueil et l'envoi de l'enfant dans les mains de Dieu peuvent déboucher sur un chemin d'espérance qui lui est propre, distinct de celui de ses parents. Une fois la séparation marquée rituellement, l'intercession peut à la fois être une consolation et sensibiliser l'assemblée présente à la souffrance qu'engendre cette situation. C'est le temps également où la perspective s'ouvre sur le monde par la prière pour celles et ceux qui ont déjà vécu cette perte particulière. S'en remettre à Dieu permet également de confesser une forme de consentement aux limites et de renoncer à une toute-puissance sur la vie afin de déculpabiliser à la fois la mère et le corps médical.

Ce sont là des jalons pour un rite qui reste encore à constituer et travailler sur le terrain.

CONCLUSION

LA SOUFFRANCE. SON CŒUR, SON CHOC, SA FIN

Olivier Bauer

La souffrance, son cœur

Quand je pense au cœur de la souffrance, je feins de ne pas voir l'image qui s'impose à moi, celle du cœur sanglant de Jésus. Et pourtant, je sais que je devrais affronter cette vision. Ce cœur serait-il le cœur de la souffrance ? Il est au moins le cœur d'un homme qui a souffert. Et certaines et certains croient, espèrent ou éprouvent que ce cœur, que son cœur peut les délivrer de leur souffrance ou la leur faire supporter.

Quand il s'agit de la souffrance, de quoi le « cœur » est-il le nom ? Vous l'aurez remarqué, j'ai subtilement glissé de l'image au mot. C'est que j'ai mis au point mes propres stratégies – protestantes – d'évitement. Avec un mot, avec un nom, je me retrouve en terrain mieux connu.

Mais, quand il s'agit de la souffrance, de quoi ce cœur est-il le nom ? Ou de quel cœur s'agit-il ? Du cœur de quoi ? De qui ? Dois-je le comprendre au sens propre ou au sens figuré ? Plus qu'un muscle, il est une manière de dire le centre ? Ou le point de départ ? Ou encore, l'essentiel ? Et comment nommer ce que je peux trouver dans ce cœur ? La vie ? L'amour, les sentiments ? Ou, comme dans la culture biblique, la raison, la réflexion ?

Et je continue mes réflexions, ma problématisation de ce thème « le cœur de la souffrance ». En deux questions et une proposition.

Première question, la souffrance aurait-elle un cœur ? Quelque chose ou quelqu'un qui en serait le centre, qui la posséderait – ce serait alors le cœur qui aurait la souffrance comme le corps peut avoir la grippe –, qui la dominerait, qui la ferait vivre. Ce qui serait rassurant. Car, si la souffrance avait un cœur, il suffirait de l'identifier pour connaître son origine, pour comprendre ce qui la cause, pour savoir d'où vient la souffrance, qu'elle soit biologique, psychosociale ou spirituelle. Si la souffrance avait un cœur, il suffirait de l'arracher pour la faire disparaître.

Mais, deuxième question, la souffrance serait-elle un cœur ? Quelque chose qui pomperait une substance dans les corps – corps individuel et corps social –, dans les cerveaux, dans les esprits ; un muscle qui pomperait et ferait circuler une substance, la souffrance ; une souffrance souvent maléfique : dysfonctionnement, maladie, mal ; une souffrance parfois bénéfique, celle qui met en garde, qui prévient : symptôme du mal ou signal d'alarme. J'en suis conscient, il faut sûrement une certaine dose de cynisme et de masochisme, il faut sans doute ne pas souffrir ou ne pas beaucoup souffrir ou ne pas trop souffrir pour envisager que la souffrance ait un aspect bénéfique. Mais la souffrance serait-elle un cœur ? Quelque chose qui rythmerait la vie et la mort. Avec ce paradoxe qu'elle serait du côté de la vie, elle qui n'affecte que les vivants. Ne plus souffrir, c'est mourir. Mais souffrir, est-ce vraiment vivre ? Est-ce vivre vraiment ?

Enfin, une proposition. Comme certaines et certains souffrent d'un souffle au cœur, ne faudrait-il pas mettre un

souffle au cœur de celles et ceux qui souffrent ? Pourrions-nous mettre du souffle au cœur de la souffrance ? Un souffle, *nuach* en hébreu, *pneuma* en grec. Un souffle qui inspire. Un souffle qui inspire celles et ceux qui cherchent à rendre la souffrance supportable en attendant qu'elle soit éradiquée. Un souffle qui inspire celles et ceux qui luttent contre la souffrance, contre toutes les souffrances, biologiques, psychosociales ou spirituelles. Un souffle qui inspire celles et ceux qui dénoncent les causes de la souffrance. Un souffle qui, tout simplement, accompagne celles et ceux qui souffrent. Et c'est là que, en évitant le refoulement, c'est là que je placerais le cœur de Jésus. Car il signale que Dieu a un cœur, un cœur qui le fait vivre, un cœur qui le rend capable d'aimer, un cœur qui lui impose de souffrir, un cœur qui s'est arrêté de battre un certain vendredi après-midi.

La souffrance, son onde de choc

Toute souffrance laisse un impact. Non ! Mieux ! Toute souffrance est un impact. Qui touche et qui fait mal. Qui touche justement, précisément, là où ça fait mal.

Toute souffrance est un choc. Elle est ce moment où je me heurte à la réalité, où je me heurte à mon humanité. Un choc et une onde. Pour celui ou celle qui souffre, un choc d'abord, une onde ensuite. Une onde qui se diffuse, qui se propage de proche en proche, des proches vers les lointains, du plus proche au plus loin. Alors, en conséquence, par ricochet, pour d'autres – ou pour les autres, ou pour tout-e-s les autres ? – une onde d'abord, répercussion d'un choc, propagation d'une onde, partage d'une souffrance qui les

touche et qui les atteint. « Qui les touche et qui les atteint » dans un sens faible, celui d'un simple contact. Mais en même temps et tout à la fois « qui les touche et qui les atteint » dans un sens fort, celui d'une onde qui les touche en profondeur, une onde qui les atteint dans leur être, une onde qui remue les entrailles et les cœurs. Une onde d'abord, un choc ensuite, un moment qui révèle encore, toujours la dure réalité de notre commune, éphémère et fragile humanité.

Toute souffrance se transmet comme une onde. Une onde qu'on dira, mais à tort, concentrique. Car c'est de l'exact opposé qu'il s'agit. L'onde de la souffrance devrait précisément éviter que la souffrance ne se concentre dans un seul choc qui n'affecterait qu'un seul être. Une onde qu'on devrait alors plutôt dire « déconcentrique », si seulement le mot existait. Une onde qui amoindrit la souffrance à mesure qu'elle élargit le cercle de celles et eux qui souffrent, qu'ils ou elles souffrent en soi et pour soi ou qu'ils ou elles souffrent avec d'autres ou pour d'autres.

Pour le meilleur, dans le meilleur des cas. Et c'est une souffrance que partagent les proches, celles et ceux qui entourent la souffrante ou le souffrant, qui en font leur prochaine et leur prochain, qui s'en font la prochaine ou le prochain, qui témoignent leur sympathie, leur empathie, leur compassion. Pour le pire dans le pire des cas. Et c'est une souffrance qu'un-e patient-e impatient-e impute, impose à celles et ceux qui n'en peuvent rien, qui n'en peuvent plus, qui peuvent à peine supporter leur propre souffrance, qui peuvent à peine porter leur propre croix.

Et souvent – le plus souvent ? – un choc dont l'onde va diminuant, que la distance amoindrit, que le temps

amenuise. Un choc qui s'estompe, des vaguelettes, des ris, à peine une ondulation qui nous touche peut-être, mais qui nous touche à peine, qui nous touche si peu. Une onde qui naît et qui meurt. Juste une brève indignation qui précède une profonde indifférence. Mais qui, parfois, provoque un nouveau choc, donne la conscience d'une autre limite de mon humanité : reconnaître que je suis loin de qui je voudrais être. Autre choc causant une autre souffrance dont le choc n'est pas près de s'éteindre.

Parfois, la souffrance résonne, résonne avec un « é ». Comme résonnent une cloche ou un gong, elle se fait entendre – on aimerait bien qu'elle se fasse aussi attendre, mais ceci n'a rien à voir avec cela. Sonnette d'alarme d'un mal-être personnel ou d'un malaise social. Et parfois même, la souffrance raisonne, raisonne, avec un « ai ». Elle fait entendre raison. Révélateur, catalyseur. Elle m'oblige à réfléchir, à qui je suis et ne suis pas.

Comme les tremblements de terre, toute souffrance connaît parfois des répliques qui la redoublent ou la répètent. Mais toute réplique n'est pas toujours réplique de la souffrance. Heureusement, elle peut aussi être, heureusement elle est aussi, réplique à la souffrance. Car certaines et certains, par vocation ou par profession – par amour, toujours –, réagissent, luttent, combattent contre la souffrance, contre ses chocs, contre ses ondes, contre ses répercussions. Des hommes et des femmes inventent, imaginent, réalisent, mettent en place des répliques à la souffrance, leurs répliques à la souffrance pour qu'elle diminue, s'amenuise ou disparaisse.

La souffrance et son onde de choc. J'aimerais lancer un pavé dans la mare. Mais je ne fais peut-être qu'un rond

dans l'eau. Un impact d'abord, puis une ride, puis une trace. Et puis plus rien !

La souffrance, sa fin

Une seule question : la souffrance peut-elle avoir une fin ?

Une fin comme dans l'expression « la fin justifie les moyens ». Une fin comme un but vers lequel la souffrance se dirigerait, vers lequel la souffrance nous dirigerait. Une fin qui ferait sens. Une fin qui donnerait du sens à ce que je vis, à ce que je meurs. Un sens unique, un sens obligatoire ; dans la vie vers la mort. Une fin comme la pointe de la flèche du temps, comme la direction vers laquelle elle tend.

Une souffrance qui aurait un sens. Alors, non pas une souffrance gratuite – souffrir pour souffrir, souffrir pour mourir –, mais une souffrance qui coûterait, une souffrance que l'on paierait et que l'on paierait cher. Une souffrance qui viendrait comme la conséquence des fautes d'un passé, proche ou lointain : les fautes d'hier, les fautes de mes ancêtres, les fautes d'une autre vie. Une souffrance qui serait comme une malédiction ; une souffrance qui serait comme une expiation.

Une souffrance qui serait un sens, qui donnerait un sens à l'existence. Je serais né pour souffrir, comme je serais né pour mourir. Comme on dit au Québec, je serais né pour un petit pain, pour un petit pain seulement, pour rien de plus qu'un tout petit pain ; un pain petit et sec de surcroît. Souffrir, ce serait là tout ce qui me revient : « Tais-toi et souffre ! »

Une souffrance dont on ferait la promesse d'une vie meilleure. D'une vie sans souffrance – y a-t-il un contraire à

la souffrance ? Mais dans une autre vie, une autre fois, là-haut, peut-être. Une souffrance qu'on penserait comme un investissement ; souffrir aujourd'hui pour ne pas souffrir plus tard. Curieuse logique, marché de dupe ; mais un espoir, un espoir qui ferait vivre ; qui permettrait de vivre dans la souffrance, malgré la souffrance.

Toujours la même question : la souffrance peut-elle avoir une fin ?

Une fin comme dans un film, quand les deux mots « The end » s'inscrivent en surimpression sur le dernier plan. Une fin comme dans un film, sans que l'on sache vraiment ce qui finit ainsi, ce qui finit alors : une souffrance qui cesse dans une vie qui continue ; la souffrance qui s'arrête parce que la vie s'arrête elle aussi. Toujours « The end », mais avec ou sans points de suspension.

La souffrance qui a une fin, comme on a vingt ou cinquante ans, espoir d'une fin qui arrive sans que ni la personne qui souffre, ni les personnes qui soignent n'aient rien à faire, rien d'autre à faire qu'accompagner, attendre et espérer. Ce qui est déjà beaucoup ; ce qui est presque tout. Ou la souffrance qui prend fin, comme on prend feu ou comme on prend la mer ; désir d'une fin qu'il faut arracher à la souffrance elle-même ; besoin de lutter, besoin de soigner, besoin de guérir ; ce qui est toujours trop peu, trop tard.

Toujours la même question, la souffrance peut-elle avoir une fin ? Et par conséquent toujours la même réponse. Une réponse théologique, une réponse croyante. Toujours la même réponse, mais une réponse double : un « oui » et un « non » tout à la fois réponse paradoxale, réponse contradictoire : « oui » et « non », en même temps. « Oui » à la fin comme un terme ; « non » à la fin, comme un sens.

Oui, la souffrance a une fin ; oui, la souffrance a un terme. Oui, la souffrance finit par finir ; oui, elle prend fin : aujourd'hui, demain ou après-demain ; dans la vie ou avec la mort, une mort qui peut donc aussi venir comme une délivrance.

Mais non, la souffrance n'a jamais de fin ; car la souffrance n'a jamais de sens. Mais non, la souffrance est et reste insensée ; elle ne dit rien, elle ne paie rien, elle ne rachète rien, elle ne compense rien. Elle fait mal ; elle n'est bonne qu'à ça ou plutôt, elle n'est mauvaise qu'à ça. Car il n'y a rien de bon dans la souffrance ; elle ne sait que faire mal, elle ne fait que faire mal ; et c'est tout. Elle ne fait que faire du mal et c'est moins que rien.

Réponse théologique, réponse croyante, la souffrance est insensée. Réponse théologique, réponse croyante : « Malgré le mal et la souffrance, je crois que Dieu a fait le monde pour le bonheur et pour la vie. »

En fin de texte, je me permets encore. « La fin de la souffrance ». Et s'il fallait plutôt écrire « la faim de la souffrance » ? En quatre lettres : « f-a-i-m » ? Car la souffrance a faim ; et rien ni personne ne peut satisfaire son appétit ; la souffrance mord celles et ceux qu'elle approche ; elle mord qui s'en approche ; elle ronge, elle dévore, elle phagocyte, elle avale, elle digère et elle défèque. Jamais rassasiée ; elle n'en a jamais assez ; il lui en faut toujours plus.

Mais à la souffrance et à sa faim, je répète ma réponse théologique, ma réponse croyante : « Malgré le mal et la souffrance, je crois que Dieu a fait le monde pour le bonheur et pour la vie. »

LISTE DES CONTRIBUTEURS

(PAR ORDRE DES CONTRIBUTIONS)

Anne Sandoz Dutoit

Licenciée en lettres et théologienne, a effectué un CPT et suivi une formation à l'accompagnement des personnes gravement malades. Elle est bénévole en EMS et auteure de *Vieillir, un temps pour grandir* (Cabédita, 2014).

Adeline Yamnahakki-Bossy

Dr en psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, est l'auteure d'un conte pour adultes, *Boustann* (LLB, 2015) et d'un livre illustré pour enfants, *La faute à Stressor* (Prétexte, s.d.).

Stephanie Clarke

Service de neuropsychologie et de neuroréhabilitation – CHUV Faculté de biologie et de médecine, Université de Lausanne.

Florence Depeursinge

Médecin, spécialiste FMH en cardiologie. Pour des raisons de santé, elle a réorienté ses activités dès 2011 : après une formation à l'accompagnement des personnes gravement malades, elle intervient comme accompagnante bénévole à la Ligue vaudoise contre le cancer. Elle est engagée dans la Fraternité de prière œcuménique de Romainmôtier depuis 2013.